

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 159. — SAMEDI, 21 MAI 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



L'HON. H.-R.-A. TURCOTTE
DÉPUTÉ (NATIONAL) DES TROIS-RIVIÈRES



JOSEPH MORIN
DÉPUTÉ (NATIONAL) DU COMTÉ DE CHARLEVOIX



LOUIS SYLVESTRE
DÉPUTÉ (NATIONAL) DU COMTÉ DE BERTHIER

PARLEMENT DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 21 MAI 1887

SOMMAIRE

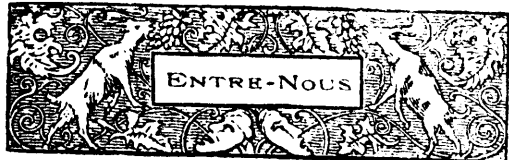
TEXTE : Entre-Nous par Léon Ledieu.—Parlement de Québec.—Les Canadiens des États-Unis.—La science des métaux.—Album africain.—Pésie : Quand même, par Paul Déroulède.—Napoléon premier et le curé de Rambouillet.—La Mode pratique, par Cousine Jeanne.—Feuilleton : Jean-Jeudi.—Récréations de la famille.—

GRAVURES : Parlement de Québec : Portraits de MM. Turcotte, Sylvestre et Morin.—Les diamants de la couronne de France.—Portrait du Dr V. Saint-Germain.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes	\$8
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



LE regretterai toute ma vie de ne pas être allé en Chine dès l'âge de dix-huit ans, au lieu de m'être promené partout ailleurs comme je l'ai fait et, quand je rencontre un des blanchisseurs, aux yeux bridés, de la rue Craig, je ne manque jamais de lui dire en moi-même :

—Espèce d'animal, tu aurais bien mieux fait de roster dans ton pays ; il me semble que tu serais plus heureux qu'ici.

Il est cependant évident que ce citoyen a une opinion diamétralement opposée à la mienne, puisqu'il est prouvé que tous les blanchisseurs chinois gagnent de l'argent, sont contents de leur sort, et n'attendent que le moment d'avoir amassé un certain magot pour retourner là-bas.

Eh bien ! c'est peut-être pour cela que j'ai raison.

. Ce Chinois est venu au Canada pour gagner de l'argent, de même que moi, j'aurais voulu aller en Chine pour amasser plus vite qu'on ne le peut généralement faire en pays blanc.

Le Chinois prospère, pourquoi n'aurais-je pas eu le même bonheur ?

Le secret de sa réussite aurait été le mien, c'est-à-dire ma qualité d'étranger.

Ce Chinois n'a pas d'autre talisman.

Il est habillé autrement que vous, il ne parle pas un traître mot de français, il blanchit mal, ne repasse pas bien et abîme votre linge, et cependant vous vous empressiez de l'encourager, et souvent même vous faites un détour pour aller lui porter vos chemises et vos faux cols.

En revanche il exige de vous plus d'argent que les autres.

Supposez que moi je devienne blanchisseur et que je m'établisse à côté de ce bipède, personne ne viendra chez moi, mais vous vous battrez pour entrer chez mon voisin.

Il est étranger.

. Cette Chine a toujours eu pour moi l'attrait du merveilleux, des pays de contes de fées, de l'inconnu, de l'extraordinaire, de l'impossible.

La première fois que mon attention a été sérieusement attirée vers cette région mystérieuse, j'étais au collège, et les courriers d'outre-mer venaient de nous annoncer les victoires des Français en Chine, la prise du Palais d'Été et le pillage qui avait amené la découverte de tant de merveilles.

Je pris mon atlas et je regardai longtemps les dimensions énormes de cet immense empire, mais nos connaissances géographiques sur ce pays sont tellement vagues, que nous n'avons encore aucune carte sérieuse que nous puissions consulter.

Je n'en réfléchissais pas moins, et je me disais que ce devait être un pays curieux que cette Chine où l'imprimerie et la poudre à canon étaient connues mille ans avant l'ère chrétienne, où les villes de deux ou trois millions d'habitants sont communes, où chacun est tout de soie vêtu, etc., etc., et puis la grande muraille, les pagodes, les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, la littérature si savante..., est-ce que je sais, une foule de choses qui se heurtaient dans mon cerveau et qui aboutissaient toujours à ceci :

—Je voudrais bien aller en Chine....

. Je ne suis jamais allé en Chine, et c'est grand dommage sans doute, car j'aurais pu vendre du thé comme M. Molchanoff, et je posséderais peut-être maintenant trente millions de roubles, comme M. Molchanoff.

Mais M. Molchanoff est allé en Chine, lui !!! tandis que moi j'ai toujours désiré y aller, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Il a tous les bonheurs, M. Molchanoff : il est à Paris en ce moment. Je voudrais bien y être aussi.

Mais qu'est-ce que M. Molchanoff ?

Je vous l'ai dit : c'est un marchand de thé et il a trente millions de roubles, mais comme un reporter français a été le voir, je vais vous confier les renseignements qu'il a obtenus.

Là-bas, à Hankoï (en Chine bien entendu), M. Molchanoff déguste du matin au soir les innombrables échantillons de thé qui lui sont apportés de toutes les provinces du Céleste Empire. Il trempe une poignée de la plante dans de l'eau bouillante et la porte à ces lèvres.

Le résultat, c'est que, au bout de quelques heures de cette exercice, la langue se trouve entièrement tannée et qu'il devient nécessaire de lui rendre, en la grattant avec un couteau, sa sensibilité naturelle. Bientôt, lorsque pendant plusieurs années on a dégusté le thé, les nerfs de l'œil se fatiguent et une cécité partielle survient.

C'est ce qui est arrivé à M. Molchanoff qui est venu à Paris pour se faire soigner par le docteur Charcot.

. Il paraît que ce Russe, trente fois millionnaire, vit très heureux à Hankoï, ville étrange où chaque soir, à partir de neuf heures, il n'y a plus dans les rues que des chiens qui font la police. Malheur à l'étranger qui se hasarderait dans la ville après le couvre-feu, il serait dévoré !

Voilà un système que je recommande à M. Jeanotte, président du comité de police de Montréal. Il a l'avantage d'être simple, économique et radical (le système).

N'est-ce pas qu'il y a du bon en Chine et que je n'ai pas tort d'être jaloux de ce pays là ?

Le voisin de M. Molchanoff, un marchand chinois, a six millions de rente ; souvent il invite à sa table les cent-vingt Européens d'Hankoï, et leur sert un festin qui lui coûte trente louis par tête. A ces dîners l'on sert de cent à cent-vingt plats, dont quelques-uns, composés de mousses cueillies en Mongolie ou sur l'Himalaya, coûtent les yeux de la tête.

Là, à Hankoï, paraît-il, liberté complète, liberté de la presse, liberté de commerce, sécurité pour les étrangers !

Et les chiens, M. Molchanoff ?

. Si M. Molchanoff passe par Montréal, après guérison, dans son voyage de retour à Hankoï, je me propose de l'aller voir, afin de le prier de nous faire quelques conférences sur les mœurs et coutumes des Chinois.

Il paraît qu'il y a beaucoup de hoodlers là-bas,

et, bien qu'on en éventre quelques-uns de temps en temps, il y en a toujours davantage. Cette engeance pousse partout.

La manière de piéter serment en Chine me plaît beaucoup. On brise une soucoupe, une tasse ou une assiette en porcelaine, enfin on casse quelque chose, et on encourage ainsi l'industrie nationale. Chez nous, on devrait casser un piano, si cela ne coûtait pas si cher.

Les sociétés secrètes sont très nombreuses en Chine, elles propagent les doctrines du socialisme, de l'anarchie, du collectivisme, du communisme, etc., etc., depuis des centaines d'années. Personne ne s'en émeut trop. De temps à autre on supprime quelques milliers de types qui menacent de devenir dangereux, et le train-train ordinaire des choses continue.

Ces saignées sont paraît-il nécessaires, sans cela la population augmenterait d'une manière alarmante.

C'est une étude très intéressante que celle des us chinois.

. M. Molchanoff m'apprend une chose qui m'étonne et détruit une de mes illusions.

Je m'étais toujours laissé dire et je croyais que les Anglais, qui boivent beaucoup de thé et poussent constamment à sa consommation, choisissaient le meilleur pour eux ; il paraît qu'il n'en est rien et que, règle générale, ils n'achètent que des thés de qualité inférieure.

Il paraîtrait aussi qu'en réalité ils en boivent beaucoup moins qu'on ne le croit, et que le fond de l'anecdote suivante est plus vrai qu'on ne le suppose :

Un citoyen de Londres, de passage à Paris, entre dans un restaurant et demande au garçon :

—Un thé au rhum ?

—Beaucoup de rhum, m'sieur ?

—Tout rhum, pas de thé !...

. Il semble que cette prédilection pour les liqueurs fermentées est un des côtés remarquables du caractère des deux cent cinquante millions de sujets indiens de Sa Majesté l'Impératrice Victoria, car un dignitaire de l'église protestante a prononcé dernièrement ces mots significatifs :

« Nous avons trouvé l'Inde sobre et nous l'avons rendue ivrognesse ! »

Cette franchise souleva des tempêtes chez toute la gent bien pensante, car si l'on sait que Noé a inventé l'ivrognerie, nul n'ignore que les protestants ont le monopole de la tempérance, et la déclaration du pasteur susdit semblerait faire croire tout le contraire.

Cependant, la discussion a pris pied dans les journaux, et c'est à qui s'escrimera à prouver qu'on se grise ou qu'on ne se grise pas dans les Indes.

Les membres du Parlement s'en mêlent et d'eux-mêmes affirment que les rajahs et leurs sujets se piquent le nez tout comme les habitants des bords de la Tamise.

. Un journal de Rome, le *Popolo Romano*, s'est avisé de donner dernièrement une description du carnaval d'hiver de Montréal.

C'est s'y prendre un peu tard, direz-vous, et je suis bien de votre avis, mais mieux vaut attendre afin d'avoir des renseignements plus exacts et pouvoir ainsi écrire avec connaissance de cause.

Si le *Popolo Romano* a cependant attendu le temps chaud pour parler de la fête de l'Hiver, il faut avouer qu'il a bien mal employé son temps, car il paraît être étrangement mal renseigné.

Après une description des plus fantaisistes il termine ainsi : « Le dernier jour du carnaval, le château de neige était éclairé de plus de quinze mille chandelles (romaines, sans doute !) et quinze cents nègres portaient des torches. Dans un simulacre d'attaque de la forteresse les combattants portaient une grande variété de costumes historiques qui produisaient un effet fantastique. »

Le château de neige ! les chandelles ! les nègres etc., etc !!! décidément, voilà un journal qui ferait bien de changer de correspondant !

. Puisque j'ai parlé de boissons enivrantes, je ne veux pas laisser passer l'occasion de vous citer un cas de tolérance assez singulier.

Vous savez que la plupart des femmes ne dé-

testent rien tant que de voir leurs maris au cabaret et que généralement elles s'opposent à l'octroi des licences d'auberge.

Il n'en est pas de même partout, car un journal des Etats-Unis nous apprend qu'une requête, signée par toutes les femmes d'un village de la Pennsylvanie a été adressé au conseil municipal demandant qu'une licence d'auberge fut accordée, "afin, disent les bonnes ménagères, que nos maris ne soient plus obligés d'aller au village voisin pour y prendre un verre de whiskey."

A la bonne heure, voilà d'excellentes femmes qui ne pensent qu'à satisfaire les goûts de leurs conjoints.

Le cas est assez rare pour être cité, je crois.

Leon Ledem

PARLEMENT DE QUÉBEC

L'HON. H.-R.-A. TURCOTTE

HENRI-Rémi-Arthur Turcotte, fils de feu l'hon. J.-E. Turcotte, Orateur de l'Assemblée législative du Canada.

Né le 19 janvier 1845. Marié le 16 janvier 1873, avec Mlle Eléonore-Isabelle, fille unique de M. Angus Macdonald, de Bécancourt.

A fait ses études au collège des Jésuites, à Montréal, et au collège de Stonyhurst, Angleterre. Reçu avocat en 1867. Nommé Conseil de la Reine en 1879.

A été conseiller, échevin et maire de la cité des Trois-Rivières.

Orateur de l'Assemblée Législative du 4 mai 1878, jusqu'à la dissolution de la Chambre, en décembre 1881.

Elu député en 1876, réélu en 1881, 1884 et en 1886.

JOSÉPH MORIN

Joseph Morin, né à la Baie Saint-Paul, en janvier 1853.

A fait ses études à l'Académie locale. Marié en 1878, avec Mlle Georgiana Simard.

Secrétaire-trésorier de la municipalité et du Bureau des commissaires d'écoles.

Elu en 1886, par 485 voix de majorité, contre MM. Clément et Tremblay.

LOUIS SYLVESTRE

Louis Sylvestre, né à Berthier, a fait ses études au collège de l'Assomption.

Marié à l'âge de dix-huit ans, avec Mlle Desy, de l'Isle du Pads.

M. Sylvestre est pour ainsi dire le roi de l'île au Castor, où il possède une magnifique propriété, qu'il a toujours cultivé avec intelligence et qui lui a donné la fortune.

M. Sylvestre, qui est âgé d'environ cinquante-cinq ans, a occupé presque toutes les charges municipales et scolaires de sa paroisse. Il est père de douze enfants.

Elu en 1871, par près de 50 voix de majorité, après une lutte acharnée contre le Dr Moll.

Réélu en 1875, par 42 voix, contre M. Ls. Tranchemontagne.

En 1878, battu par M. Jos. Robillard par 161 voix, il conteste l'élection, la fait annuler et succombe encore en 1880 dans une nouvelle lutte.

En 1886 il prend une éclatante revanche sur M. Robillard et se fait élire par 221 voix.

M. Sylvestre est national en politique.

NOS GRAVURES

LES JOYAUX DE LA COURONNE DE FRANCE

Dans notre gravure (page 20) nous donnons la reproduction de quelques-uns des plus beaux bijoux qui ont été vendus dernièrement. Trois parures entre autres ont émerveillé les acheteurs : l'une en rubis, l'autre en saphir, la troisième en perles.

Chacune de ces parures est accompagnée d'une couronne et d'une couronnette. Cette dernière était portée par la souveraine dans les réunions du matin.

Les nos 1, 12 et 13 représentent la couronne, une plaque et un bout de ceinture de la parure rubis, dans cette parure, on compte 6,042 brillants, pesant ensemble 793 carats, et 399 rubis pesant 410 carats.

Les nos 4, 10, 17 et 18 reproduisent les broches et bandelettes de la parure saphir, qui compte 3,837 brillants, pesant 568 carats, et 67 saphirs pesant 768 carats.

Le no 2 représente un diadème russe sur lequel ne resplendissent pas moins de 1,200 brillants et 442 roses; le no 3, un diadème de perles, orné de 1,998 brillants et 212 perles; le no 5, une des trois roses de baie, qui comptent ensemble 522 brillants et 133 roses.

Le no 6—un nœud, deux glands—comprend 2,438 brillants et 196 roses. Le no 7 représente la broche au centre de laquelle se trouve "la Régente," ainsi nommée parce qu'elle est la plus belle perle, comme le Régent est le plus beau diamant. Le peigne (no 8) supporte 208 brillants, pesant 438 carats; la boucle de ceinture (no 9) 295 brillants; les deux boucles (no 11), épingles de coiffure, 324 brillants; le croissant (no 15) 80 brillants; la broche Sévigné (no 16), 324 brillants, dont trois pesant 36 carats; enfin, le bouquet de corsage, 2,637 brillants et 860 roses!

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



DR VALMORE ST-GERMAIN.

LE Dr Valmore St-Germain naquit à St-Hyacinthe, P. Q., le 7 juillet 1851. Il est le fils cadet de M. Horace St-Germain, notaire et régistrateur de St-Hyacinthe et de dame Aurélie Têtu, fille de feu Jean Frs Têtu, en son vivant notaire et régistrateur du même lieu.

Sa famille est alliée à celles des Prévost, des Langevin (Sir Hector), des Letellier de St-Just et des Dionne.

Il fit son cours d'études classiques au séminaire si justement renommé de sa ville natale. Parmi ses condisciples de classe et contemporains de collège sont les Révds MM. Laflamme, curé de N. D. de Lourdes de Fall River; Decelles, de Saccarappa; MM. les Drs L. J. Martel, de Lewiston, Me.; O. Larue, de Putnam, Conn.; V. Migneault, de Lawrence, Mass.; son frère, Jules St-Germain, notaire; le shérif Adam, de Saint-Hyacinthe; F. Dupont, M.P., de Bagot, et le Père Nolin, S. J., apôtre de la colonisation.

Comme beaucoup de jeunes gens de son époque, il eut un goût très prononcé pour l'art militaire. Il occupa successivement le grades de quartier-maître, assistant-chirurgien et lieutenant dans le 84me bataillon de Saint-Hyacinthe, qui fut alors appelé sous les armes pour repousser l'invasion féniennne.

En 1874, il reçut ses degrés de Maître en chirurgie et de Docteur en médecine à l'Université Bishop, de Montréal.

Après avoir exercé sa profession dans le Minnesota et le Canada, le Dr St-Germain s'établit, en 1883, à West Warren, Mass., où il s'est formé une magnifique clientèle. Il s'occupe beaucoup

de l'avancement social de ses compatriotes de la République Américaine. Aussi habile écrivain que distingué dans sa profession, il publie depuis quelques années des écrits qui contribuent largement à répandre au milieu de notre population cet esprit d'union et de progrès qui se manifeste aujourd'hui.

Il a fondé un club littéraire et de naturalisation dans sa localité, qui est appelé à faire un grand bien. Sa parole facile et élégante y attire nos compatriotes et les entraîne insensiblement à ces assemblées, tout à la fois instructives et patriotiques, qui ont pour but principal de faire bien comprendre à nos nationaux, établis dans ce pays, l'importance de devenir citoyens de cette Grande République.

Le Dr St-Germain est partisan enthousiaste de la formation d'un clergé national canadien-français aux Etats-Unis, et ne recule devant aucun sacrifice quand il s'agit de promouvoir les intérêts de ses compatriotes et de défendre leurs droits attaqués.

Il eut l'honneur de présider la sixième Convention Franco-Canadienne de l'Etat du Massachusetts, tenue à Holyoke, en septembre 1886.

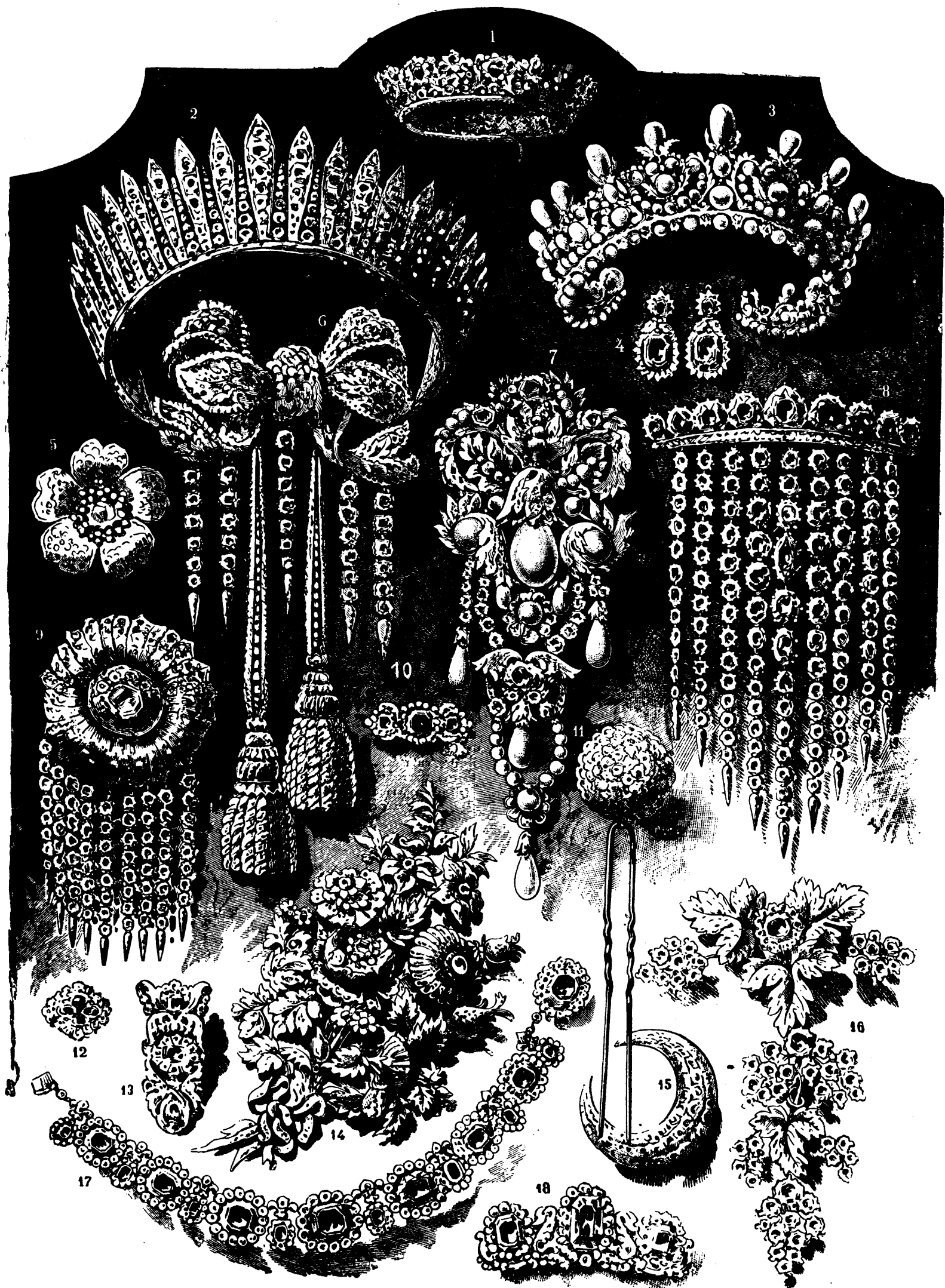
Sa devise est : *Fais bien et laisse dire !*

LA SCIENCE DES MÉTAUX

DANS l'antiquité tout se rattache à la métallurgie, cette science des métaux que la chimie prétendit pouvoir remplacer, surtout pour les plus précieux, avait été poussée très loin. Non seulement en Egypte et en Grèce, on les connaissait tous, même le platine, mais on distinguait les diverses espèces. Le fer cassant, n'y était pas confondu avec son contraire, le fer doux. On n'ignorait pas non plus qu'il n'y a de fer à l'état pur que celui qu'on trouve dans les aérolithes et que nous appelons, pour cela, fer météorique. L'acier fondu, que l'on connaissait aussi dans l'Inde, d'où on l'exporte même encore en Asie-Mineure et en Perce faisant concurrence à l'acier fondu anglais, dont les premiers essais furent faits en 1740 par Hunzmann, dans ce pays prédestiné de Sheffield, où la fabrication du fer et de l'acier, qui le rendait célèbre au moyen âge, semble être le dernier reste de la grande industrie métallurgique créée par les Romains sur plusieurs points du sol de l'Angleterre.

La fabrication du cuivre était peut-être encore plus habilement pratiquée par les anciens que celle du fer, qu'elle avait d'ailleurs devancée. En Egypte, on savait tremper le cuivre et s'en faire aussi des outils aussi durs que celui du meilleur acier. Le bronze le plus sonore était formé d'un alliage d'étain, de zinc, et aussi ne manquait-on jamais, dans les représentations antiques, de mettre des symboles aux mains des Corybantes, symbolisant ainsi leur art par un des plus brillants produits. Pour ce qui regarde les métaux rares, l'avidité des anciens n'a rien laissé à faire à la nôtre. Nous avons sur ce point, trouvé tout inventé par eux. Ils eurent là, avant nous, toutes les habilités, parce qu'ils avaient tous les désirs. Rien ne leur échappa de l'art si multiple de l'or et de l'argent à extraire et à purifier. Leurs prodiges en cela méritent d'être comparés à ceux de la science moderne pour d'atelles découvertes. "Qui oserait, en effet, disait M. Rosway, qui oserait soutenir qu'il n'y a pas eu autant de génie à trouver les moyens de séparer l'or et l'argent de leurs minerais que d'analyser sur la composition de l'air?" Ils connurent l'art de la "couppellation," pour l'affinage de l'or et de l'argent, l'emploi du mercure pour l'algamation, destinée à extraire l'or, quoique un mineur, Bartholomé de Medina, ait passé pour l'avoir inventée au XVIe siècle. Ainsi qu'on le voit par ce qui précède, rien n'est nouveau sous le soleil.

A mesure que le jeu de la vie avance, le tapis reste, il est vrai; mais les joueurs changent, et ce n'est pas une des moindres afflictions de la vieillesse que d'être toujours obligé d'achever la partie avec d'autres que ceux qui la commencent avec nous.—BEAUMARCHAIS.



LES DIAMANTS DE LA COURONNE DE FRANCE.—PRINCIPAUX JOYAUX QUI ONT ÉTÉ VENDUS, À PARIS, LE 12 MAI

1. 12. 13. Parure rubis et brillants.—2. Diadème russe.—Grand diadème perles.—4. 10. 17. 18. Parure saphirs et brillants.—5. Rose de haie.—6. Un nœud deux glands.
7. Broche perles et brillants.—8. Peigne.—9. Boucle de ceinture.—11. Boucle, épingle de coiffure.—14. Bouquet de corsage.—15. Croissant.—16. Broche Sévigné.

ALBUM AFRICAIN

Les récits et épisodes suivants sont extraits des belles études publiées par les Révérends Pères Missionnaires africains, de Lyon, sur le Dahomey et la région du Niger.

IV

ENCORE LES SACRIFICES HUMAINS

CE n'est pas seulement du Danomé que nous avons à déplorer des sacrifices humains; toutes les peuplades voisines se rendent également coupables de ce crime. Rien d'important ne se fait, chez les sauvages de la Guinée, sans être scellé de sang humain; ces sacrifices sont une partie essentielle de leur religion.

Le missionnaire trouve souvent épars sur son chemin, ces tristes débris de ces immolations.

C'est ainsi que, dans le long voyage qu'ils firent au Niger, les Révérends Pères Chausse et Holley rencontrèrent le cadavre d'un pauvre nègre qu'on venait d'immoler pour cimenter la paix entre deux peuplades ennemies.

Écoutez là-dessus le récit du R. P. Holley, supérieur de la mission d'Abeokouta, le vaillant missionnaire que la mort a ravi si prématurément à l'affection des noirs du Yoruba.

"Tout à coup, à droite du sentier que je suivais, un horrible spectacle s'offrit à ma vue: une tête de noir, qui était fraîchement coupée, était là devant moi, placée sur du sable fin et portant sur la face les horribles angoisses de la dernière heure. Je m'approche et, à ma grande surprise, je reconnus un noir, un bel esclave que j'avais vu cinq jours auparavant, à Steha, rire, parler et s'amuser avec nous. Ce pauvre Momo avait aidé à faire les préparatifs de guerre; il ne se doutait pas qu'il en serait la victime, et surtout que son sang servirait à cimenter la paix.

"Après de copieuses libations, l'infortuné Momo fut conduit, escorté par tous les chefs voisins, à cinquante pas du champ de foire; là, on se jeta sur lui et on le massaça sans pitié; des tigres à face humaine qui l'entouraient hurlaient de joie et paraissaient, à certains moments, plus féroces que les bêtes fauves des forêts. Le sang de la victime servit à assaisonner l'igname qu'on distribua ensuite aux chefs.

"Un trou peu large mais profond fut creusé. On y plaça debout le cadavre de

l'infortuné Momo, qu'on recouvrit de terre jusqu'aux épaules. Les grands féticheurs prononcèrent, au nom de ce sang répandu, les plus solennels malédictions et les plus terribles imprécations contre quiconque, d'une manière ou de l'autre, romprait la paix, cette paix qu'on venait de faire d'une façon si barbare. Enfin je jetai encore un dernier regard sur ce pauvre Momo, je me hâtai de fuir cet écœurant spectacle, et de dire adieu à la contrée que venait de souiller un sacrifice si dégradant."

V

PHYSIONOMIE D'UN MARCHÉ AFRICAIN

Ces marchés jouent un rôle important dans la vie des peuplades de la côte occidentale d'Afrique et y sont très fréquents. Comme nous ne saurions choisir de meilleur endroit pour faire une étude de mœurs, allons à celui qui se tient à Porto-Novo (côte des Esclaves).

Outre les produits indigènes tels que: bananes,

Alors elle s'arrête, et, après avoir examiné en silence, elle s'informe du prix, qu'elle trouve ordinairement trop élevé. La vendeuse met dans unealebasse la marchandise qu'elle veut vendre, tandis que l'acheteuse s'assied devant elle, parle et argumente en gesticulant pendant un quart d'heure et plus. Cette dernière, non contente de mettre au service de sa cause son éloquence native, appelle ses amies pour l'aider à débattre l'affaire; la vendeuse, de son côté, choisit ses défenseurs. Ainsi le cercle s'élargit, tous parlent et gesticulent en même temps.

Finalement, après une demi-heure de discussion, si la vendeuse ne veut pas rabattre de ses prétentions, l'acheteuse s'en va et commence à torturer une autre victime.

Les cauris sont la monnaie courante du pays; ce sont de petits coquillages importés de Zanzibar et de l'Inde. Ils ont une valeur croissante à mesure qu'on avance dans l'intérieur des terres. Sur la côte le sac de 20,000 cauris représente environ 10 francs.

La bigarrure des costumes n'est pas la moindre attraction de notre réunion africaine.

Le style oriental d'habillement, particulier aux musulmans, ne manque pas d'élégance. Plusieurs disciples de Mahomet portent des turbans verts auxquels ils ont acquis un droit en faisant un pèlerinage à la Mecque.

Parmi les païens, les hommes se drapent dans une longue pièce de cotonnade qu'on appelle vulgairement pagne, et dont ils rejettent l'extrémité sur l'épaule gauche.

Les femmes, généralement, portent deux de ces pagnes, l'un, qu'elles attachent autour de la ceinture et qui descend jusqu'aux talons, l'autre, qui couvre la partie supérieure du corps, excepté les bras et les épaules. L'arrangement des cheveux est un art soigneusement cultivé par les femmes nègres; leur coiffure est des plus variées et revêt

des formes vraiment pittoresques et originales.

Il est amusant de voir les caricatures grotesques des costumes européens que la classe riche des habitants affecte de porter. Figurez-vous un nègre aux proportions gigantesques, emprisonné dans une veste à queue et des pantalons collants; ses pieds larges et plats sont torturés par des bottines trop étroites, et sa tête est mal protégée contre les ardeurs du soleil par le chapeau à haute forme dont il aime à se coiffer.

Le costume des dames noires est également ridicule. Vous les voyez souvent vêtues de robes rouges, vertes, bleues et jaunes, avec un mouchoir aux couleurs voyantes attaché autour de la tête. Ces habitudes de luxe sont dues en grande partie aux protestants, qui font souvent consister la civilisation dans l'habillement. Les mis-

sionnaires catholiques s'emploient à combattre ce travers parmi les chrétiens, et je regrette de dire qu'ils ne sont pas toujours écoutés.

La politesse est une manière qui fait passer sous silence bien des imperfections. Il faut avoir soin, lorsqu'on sort de chez soi, d'en remplir ses poches de diverses valeurs, afin de pouvoir en donner à chacun selon qu'il convient.

Mme CANEPAN.



Horrible gage de paix!

ananas, oranges, manioc, maïs, ignames, poules, œufs, poisson fumé, etc., on y vend des étoffes en paille de mandine, confectionnées par les habitants du pays, du tabac, des pipes et des eaux de senteur.

Voyez-vous cette petite fille à peine âgée de neuf ans? Elle commence son métier de marchande en plaçant sur sa tête une bouteille vide, et s'habitue ainsi à tenir en équilibre un fardeau plus lourd.



Un marché africain

Avec le temps elle deviendra une marchande accomplie, portant avec fierté sur sa tête desalebasses et des paniers remplis d'oranges, de citrons, de piments, de noix, de kola et autres choses que la masse du peuple recherche pour sa nourriture journalière.

Ici, voici une affaire qui se traite. Une femme veut acheter pour trois sous de manioc. Déjà elle a parcouru tout le marché; elle a l'air soucieux et promène de tout côté ses regards, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'elle cherche.



QUAND MÊME

Français têtus ! Ames hautaines !
Ils refusent d'être Allemands !
C'est assez nous montrer éléments :
Forçons leurs fers ; rivons leurs chaînes !
Mettons un triple sceau d'airain
Sur leur bouche cadenassée ?

Forgeron, tu forges en vain :
On n'enchaîne pas la Pensée.

Alors, qu'une prison s'élève,
Porte bien close et mur bien haut !
Jetez-moi ces gous au cachot :
Ne laissez plus sortir le rêve !
C'est la force qui doit primer,
La force est la loi prussienne.

Géolier, ta geôle a beau fermer :
On n'emprisonne pas la Haine.

Mais la mort vient, race revêche,
Vois tu tomber tous tes aïeux !
Seize ans ont fermé bien des yeux !
Allons, fossoyeur, prends ta bêche,
Enterre vite, enterre bien
Tous ces vieux partisans de France.

Fossoyeur, la fosse n'est rien :
On enterre pas l'Espérance.

PAUL DÉROULEDE.

NAPOLÉON PREMIER ET LE CURÉ DE RAMBOUILLET.

ES jours où il n'y avait à Rambouillet ni chasse, ni concert, ni spectacle, Napoléon travaillait avec ses ministres ; et le soir, pour compenser un peu la disette de plaisirs, on jouait dans le grand salon carré. Neuf tables chargées de bougies et de cartes étaient dressées à droite et à gauche : au centre était celle destinée à l'Empereur, dans le cas où il aurait voulu jouer lui-même.

Un soir, il alla droit à une table sur laquelle avait été posé un jeu d'échecs :

— Voyons, dit-il à Duroc, savez-vous ce jeu-là ?

— Non, sire.

— Voyez donc si parmi ces messieurs il en est quelques-uns qui veulent bien faire ma partie.

Et l'Empereur, se retournant vers l'officier général avec lequel il discutait déjà, reprit avec lui la conversation interrompue. Pendant ce temps, le grand maréchal s'était mis en quête d'un joueur d'échecs ; mais parmi les personnes présentes, il n'en était pas une qui eut la moindre notion de ce jeu difficile.

L'Empereur demanda alors à Duroc :

— Le maire de Rambouillet est-il ici ?

— Oui sire.

— Priez-le de venir me parler.

Duroc alla prévenir le maire qui s'approcha de l'Empereur.

— Monsieur le maire, lui dit Napoléon, n'avez-vous pas dans votre ville et parmi vos administrés un joueur d'échecs ?

— Sire, nous avons le curé de notre église paroissiale ; mais je ne répondrai pas à votre Majesté qu'il y soit fort habile.

— N'importe, voilà mon affaire. Est-ce un brave homme ? Est-il tolérant ?

— Sire, c'est un digne homme, aimé et respecté de tous ses paroissiens.

— Je veux faire connaissance avec lui, ajouta Napoléon.

Puis, sur son ordre, le grand maréchal sortit.

Un quart d'heure après, on vit entrer dans le salon un bon vieillard aux cheveux blancs, à la figure franche et épanouie ; c'était le curé de Rambouillet. Après avoir été présenté à l'Empereur, qui lui fit un salut respectueux, il lui tourna un petit compliment fort convenable à son caractère et à son âge.

— Monsieur le curé, lui répondit Napoléon, j'ai appris que vous étiez bon joueur d'échecs, je ne serai pas fâché d'essayer ma force contre la vôtre, voyons, mettez-vous là et conduisez-vous en brave

champion, ne me ménagez pas si je fais quelque faute.

— Eh ! eh ! Sire, autrefois je savais jouer ce jeu passablement, répondit le vieux pasteur ; mais aujourd'hui je suis un peu rouillé ; quand on n'exerce pas un art on devient incapable.

— Oh ! ce jeu-là n'est pas un art, c'est une science véritable. Allons, allons, tout rouillé que vous prétendez être, vous me faites l'effet de ne point avoir oublié vos succès d'autrefois. Voyons qui commencera.

Le curé prit place en face de l'Empereur. Napoléon fouilla dans la poche de sa veste, en tira quelques pièces de 20 francs, en mit une sur la table en disant : " Il faut intéresser un peu le jeu, mais il ne faut pas le brûler ; nous allons seulement jouer 20 francs en six tours." Le vieux prêtre s'était mis aussi en devoir de tirer de sa poche de sa soutane une bourse assez maigre : mais quand il vit la pièce d'or de l'Empereur, il ouvrit de grands yeux, et dit, peut-être pour s'excuser de jouer si gros jeu, car il n'était ni joueur ni riche.

— Sire, il me semble que c'est beaucoup d'argent.

Mais Napoléon alla au devant de la confiance du vieillard, et lui répondit de sa voix la plus affectueuse :

— Monsieur le curé, votre argent est le patrimoine des pauvres et je ne voudrais pas que vous risquassiez la plus légère partie au jeu. Vous allez vous mettre moitié avec Duroc (il désigna le grand maréchal), et votre mise sociale sera parfaitement égale, puisque vous apporterez vous, votre talent, et lui son argent.

— Mais Sire, repartit le prêtre, monseigneur le grand maréchal n'a peut-être pas de mon talent une si bonne opinion que Votre Majesté ; lui qui a l'honneur d'être votre compagnon de périls, doit savoir mieux que personne que vos adversaires ne triomphent jamais.

Cette louange amenée naturellement et débitée avec une bonhomie parfaite, flatta plus Napoléon que tous les discours de Fontanes.

— Monsieur le curé, répondit-il en souriant, moi et Duroc sommes vos paroissiens en ce moment. Ne nous gêtez ni l'un ni l'autre.

Le jeu commença.

Le puissant Empereur en vint aux mains avec le modeste curé, et ce fut un piquant spectacle de voir le grand capitaine, alors dans tout l'éclat d'une gloire que rien ne semblait devoir obscurcir, en tête-à-tête devant un échiquier avec un pauvre prêtre. Celui qui pouvait, à un signe de son épée, faire marcher un demi-million d'hommes d'une extrémité de l'Europe à l'autre, méditait profondément la marche de quelques cavaliers, dont un coup déterminait le déplacement, et il avait pour rival, sur cet innocent champ de bataille, un bon et respectable vieillard.

Il fut complètement battu par le curé, qui gagnait cinq parties de suite avec une dextérité et un bonheur qui ne laissèrent pas à Napoléon le temps de respirer. Quand le moment de se séparer fut venu, quand minuit eut sonné à la grosse cloche de Rambouillet, Napoléon, qui venait de perdre sa cinquième partie, se leva en riant et dit à son adversaire, de l'air du monde le plus aimable :

— Monsieur le curé, vous venez de me donner une leçon : j'en profiterai. J'ai plus appris ce soir à jouer ce jeu-là que depuis vingt ans que je joue.

— Votre Majesté est invincible partout ailleurs, répondit le vieillard, c'est bien le moins qu'elle soit battue aux échecs. Au surplus, Sire, votre défaite tient à la rapidité de votre manière de jouer. Ce mode réussit quelque fois ; mais il n'est pas toujours heureux quand on a en tête un adversaire lent, patient et expérimenté.

Le bonhomme, s'en sans douter, donnait encore à Napoléon une leçon de stratégie. Et, s'approchant du grand maréchal il lui dit à voix basse :

— Monseigneur, sur cette somme, il vous revient de bonne guerre 50 francs.

— Monsieur le curé, répliqua le grand maréchal, gardez-les je vous prie, vous les distribuerez aux pauvres à mon intention.

— Votre vœu sera exactement accompli, monseigneur.

Cependant Napoléon, qui tâchait d'expliquer

à ceux qui l'entouraient les causes qui l'avaient fait perdre, revint auprès du vieillard, et lui dit :

— Monsieur le curé vous m'avez fait passer une soirée charmante, je vous en remercie. Maintenant que vous savez où me trouver, j'espère bien que vous me devez sinon une visite du moins une revanche et j'espère bien la prendre la prochaine fois.

Le curé s'étant incliné en signe de remerciement, l'Empereur changea de conversation, et lui demanda tout à coup :

— Sire, soixante-douze ans. Voilà bientôt quarante cinq ans que je prie pour la France dans le saint ministère que je remplis.

— Eh bien ! continuez, monsieur le curé, à prier pour elle et pour moi. Nous nous reverrons bientôt, je l'espère.

— Sire, bientôt est le mot, répondit le vieux prêtre, car si votre Majesté daigne me faire l'honneur de m'admettre à sa partie, je n'ai pas de temps à perdre à mon âge, les points sont comptés d'avance, même au jeu d'échecs.

Le héros et le vieux prêtre ne devaient plus se revoir. En 1813, le curé de Rambouillet mourut et l'empire était bien près de succomber.

LA MODE PRATIQUE

SUIVE DES NOUVEAUTÉS PRINTANIÈRES

La façon *lien*, inaugurée sur les chapeaux, gagne les robes. On noue deux lés de la jupe, soit devant, à peu près à mi-hauteur, soit sur le côté. C'est joli, élégant et en même temps très simple. Les coiffures de bal et de mariées prennent peu à peu pointus. Un rien de tulle se mélangeant à la chevelure elle-même les accompagne. — Du reste le tulle continue à faire florès.

Dédié aux messieurs : on coud, pour passer la cravate blanche, une ganse sur la chemise, verticalement derrière, et obliquement devant. Par ce moyen, on obtient la fixité et la correction irréprochables du nœud, sans les secours d'aucune épingle.

Toilette de cérémonie, parrain, garçon de treize à dix-sept ans : pantalon, gilet ouvert à quatre boutons, jaquette à revers ressemblant à l'habit, moins les pans, — en diagonale. Chemise à plastron avec grand col rabattu, cravate blanche, chapeau de soie. Cette tenue, très grand genre, vient d'Angleterre.

Forme de chapeau de paille pour les enfants, nouvellement parue : sorte de cloche à bords plats, calotte élevée ordinairement garnie de soie noire en hauteur sur le côté. — Très gentille aussi, pour les gamins, la casquette à visières en paille bleu marine, loutre, ou fantaisie, cerclée de velours.

Le soir, pour danser, de moins en moins de souliers blancs. Même en toilette toute blanche, la chaussure et les bas de couleur sont bien portés. On peut faire teindre les bas de soie pour 1 franc 50. Cela vaut quelquefois mieux que de les conserver indéfiniment dans l'attente du retour de la mode, d'autant que le pied change d'ici là. Je conseille beaucoup aux jeunes danseuses le soulier mordoré, — qui est très doux, de préférence à celui de satin. Outre que celui-ci s'use très vite, il a de grands inconvénients, si par exemple, ainsi qu'il arrive souvent, surtout au sortir des soirées officielles, on a quelque difficulté à rejoindre une voiture par le mauvais temps.

Les fleurs naturelles, plus en honneur que jamais, s'offrent dans des paniers d'apparence assez grossière, mais ornés de rubans superbes. On garnit aussi des cages d'osier doré, renfermant des oiseaux vivants avec des fleurs et des nœuds énormes.

Si vous avez des topazes, améthystes ou autres pierres démodées, conservez-les précieusement. Les bijoutiers de la rue de la Paix les recueillent ; — signe que la faveur va leur revenir.

COUSINE JEANNE.

Un plan de vie. — Marche deux heures tous les jours ; dors sept heures toutes les nuits ; couche-toi dès que tu as envie de dormir ; lève-toi dès que tu t'éveilles ; travaille dès que tu es levé. Ne mange qu'à ta faim, ne bois qu'à ta soif, et toujours lentement. Ne parle que lorsqu'il le faut ; n'écris que ce que tu peux signer, ne fais que ce que tu peux dire. N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, et que tu ne dois pas compter sur eux. N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut : c'est un bon serviteur et un mauvais maître. Pardonne d'avance à tout le monde, pour plus de sûreté ; ne méprise pas les hommes, ne les hais pas davantage et ne ris pas d'eux outre mesure, et plains-les. Songe à la mort, tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde ta douleur en face : elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose. Efforce-toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre, et attends, pour nier Dieu, que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas. — A. DUMAS.

Loterie Nationale!

2689 LOTS
VALANT

\$50,000

SERONT TIRÉS

Le 15 JUIN prochain

COUT DU BILLET:

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

N° 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

Les Modes Françaises Illustrées, Paraissant tous les samedis, 49 rue St-André, Montréal. Le seul journal de modes français publié pour tout le continent américain. 52 numéros doubles par an, deux mille magnifiques gravures sur acier, représentant onze cent cinquante colonnes de texte et de gravures, et forment au bout de l'année un magnifique album à conserver de quatre cent seize pages. Le sixième numéro est actuellement en vente. Le prix de l'abonnement n'est que de trois dollars par an—environ 5 cents par numéro. Un numéro seul se vend 10 centimes.

HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

AUX FAMILLES

Où trouve-t-on la Reine des Machines à Coudre, la charmante machine de famille, sans égale dans le monde entier, précieuse et utile, légère, rapide, simple et solide? En en faisant l'essai, vous l'adoptez. Agence LEVERT, encoignure des rues Ste-Catherine et St-Christophe, Montréal. Grande facilité de paiement. Remise libérale aux personnes pouvant s'occuper du placement de nos machines.

INDUSTRIE LAITIÈRE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits.

Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL



VISITEZ
Le Grand Entrepot de Vaiselle

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

LA MAISON

T. R. BARBEAU

Est reconnue pour tenir les plus beaux Tweeds et les Serges de toute nuance. Le département des commandes est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON. C'est tout dire

1899 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL

AVEZ-VOUS LU CECI ?

Pour avoir un chapeau à la dernière mode, il faut aller chez

LORGE & CIE.,

Qui viennent de recevoir directement des manufactures anglaises et françaises l'assortiment le plus complet de

Chapeau de soie

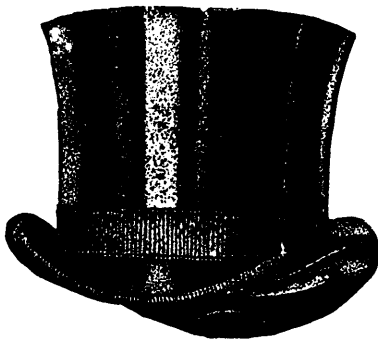
Palmier

Pull over

Manila

Feutre

Etc. etc.



Qui sont vendus à des prix excessivement bas

LORGE & CIE.,

21 - RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL - 21

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

LA SEULE PLACE

Où tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Etant toujours sûre de pouvoir acheter à des Remèdes Sauvages Patentes, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que: Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Riffe, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dlle Larivière.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

Agents demandés

465) Pépinière Fontheil (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal. J. W. BEALL, Gérant de la succursale.

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros Faucil

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

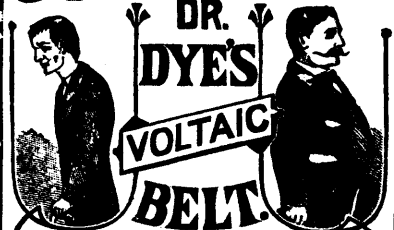
Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Riffe, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRÉD LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

30 DAYS' TRIAL



(BEFORE - AND - AFTER)

Electric Appliances are sent on 30 Days' trial.

TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,

WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete RESTORATION OF HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

Installation complète de la nouvelle Maison
DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Etoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricotés, les Tapis et Prêlarts, etc., etc. Une visite vous convaincra que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,
 EN FACE DE LA BANQUE D'EPARGNE

OCCASION UNIQUE!

SOULIERS POUR DAMES

[FAITS A LA MAIN

Valant \$1.50 offert au public pour \$1.00

— CHEZ —

N. Gagnon, 1821, Ste - Catherine

ANCIEN NUMERO : 895



RÉCREATIONS DE LA FAMILLE

No 261.—ENIGME—SONNET

Le plus souvent d'une extrême candeur,
 J'ai quelque fois un bien noir caractère ;
 L'un ne craint pas de souiller ma blancheur,
 Car il le faut : tout cela je tolère.

Grand confident de ce qu'ils ont au cœur,
 Bien peu de gens me feraient un mystère ;
 On sait pourtant que je suis délateur :
 Interrogé, je ne pourrais me taire.

Je suis mauvais chaque fois que je bois.
 Que voulez-vous ? Ça m'arrive parfois.
 C'e n'est d'ailleurs pas un des cas pendables.

Je suis sorti de haillons misérables,
 Malgré cela je puis valoir de l'or.
 Plusieurs de nous en ce cas font trésor.

SOLUTIONS :

No 259.—Les mots sont : Maudit et Mot Dire.
 No 2600.—Le mot est : Bette-rave

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq Mars, Mlle Jane Langlois, Charles Beauheu, Montréal ; Alphonse Morency, Prosper E. Gravel, L. A. Kerouac, Louis Drouin, Québec ; L. Dupont, Saint-Henri.

Renversement des blagues géantes

Surpas-ées par l'eau de St-Léon

A H. M. Colville, marchand et agent de l'eau St-Léon.

MONSIEUR.—Une maladie de rognons m'a affligé pendant des années. Quelques heures de travail me fatiguaient. J'essayai Warner et autres remèdes, patentes, emplâtres, etc. Je n'en étais que pis. Enfin j'essayai votre Eau de S-Léon, j'en bus pendant deux semaines ; les douleurs dans les reins sont toutes disparues ; je puis travailler maintenant toute la journée ; j'ai jeté par la fenêtre les drogues et les emplâtres.

JAMES BAIN,
 5 Clara Street, Toronto.

Cette inappréciable eau naturelle est en vente chez tous les détaillants à 25c le gallon. Aussi en gros et en détail par la

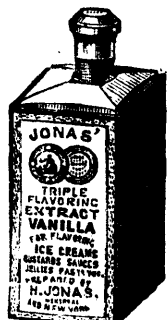
COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

Telephone 1432

MONTREAL

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10
 (BATISSES DES SOEURS) MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

22940

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

CHAPEAUX  **CHAPEAUX**

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général que notre assortiment de CHAPEAUX DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ est au complet.

Nous vendrons nos chapeaux pendant tout le mois de MAI à CINQ CENTS de profit seulement, ce qui ne s'est jamais vu encore dans le commerce de chapeaux.

Francœur & Ste-Marie

1499, RUE STE-CATHERINE

(Ancien numéro 601, 2e porte Est de la rue Amherst)

N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Etoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Etoffes à Robes.

Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.

N. E. Hamilton & Cie,

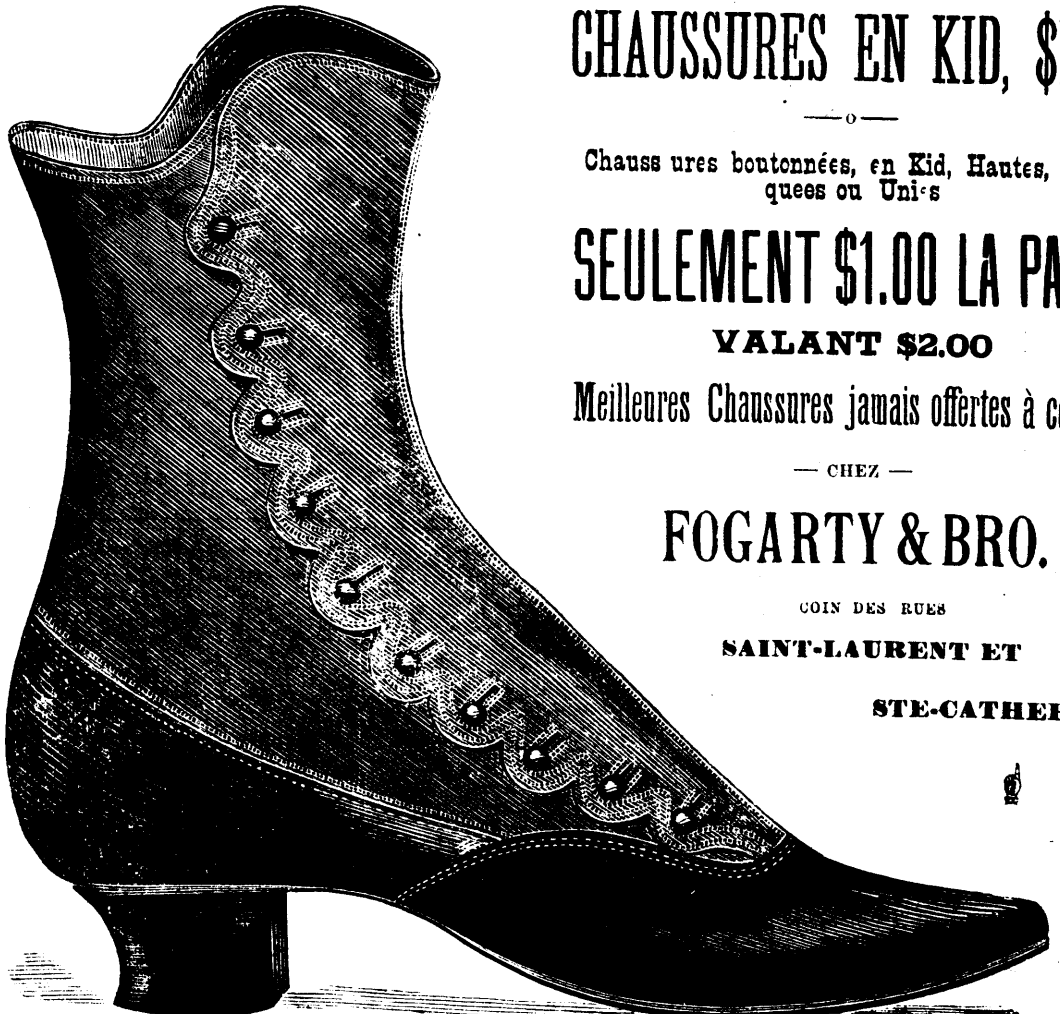
(BLOCK GLENORA)

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Les Chaussures en Kid : \$1.00



CHAUSSURES EN KID, \$1.00

Chaussures boutonnées, en Kid, Hautes, Reclaquees ou Uni-s

SEULEMENT \$1.00 LA PAIRE

VALANT \$2.00

Meilleures Chaussures jamais offertes à ce prix

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Les Chaussures en Kid : \$1.00

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 21 mai 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

XLVIII

Mor, l'assassin payant, vous, l'assassin payé.

Jean-Jeudi eut un petit frisson, mais garda le silence.

René continua :

—Berthe Monestier remplira le rôle de la femme déguisée en homme, dit-il.

—Et le médecin de Brunoy?... demanda Jean-Jeudi.

—Un valet de supplément que je fais engager et qui a été figurant à l'Ambigu... Il s'acquittera de sa tâche à la bonne franquette, sans se douter de rien.

—Après l'éclat, il faudra nous ménager une sortie.

—Ne vous inquiétez point de cela... Par le boudoir la sortie sera libre... D'ailleurs il n'y aura pas d'esclandre... Mistress Dick Thorn s'évanouira peut-être, voilà tout, et personne excepté nous, ne saura pourquoi...

—C'est juste. Autre chose : Il faut des costumes, des perouques et des barbes.

—C'est vous qui vous en occuperez, car seul vous savez ce qu'ils doivent être...

—Bon... J'irai chez le fameux Babin, et j'aurai l'adresse d'un coiffeur de théâtre pour les postiches.

—Vous emballerez tout dans une caisse que vous expédiez ici, à M. Laurent, par un commissionnaire...

—Entendu, mais ça coûtera de l'argent... pas mal d'argent...

—En voici...

Et René tendit à Jean-Jeudi un rouleau de cinq cents francs.

L'entretien des deux hommes dura quelques minutes encore, car il leur fallait se mettre d'accord sur bien des points, puis René rentra à l'hôtel, enchanté du succès qu'il venait d'obtenir auprès de Jean-Jeudi, et trouvant ce succès d'un heureux augure.

Dans l'après-midi il prévint mistress Dick Thorn qu'il allait s'absenter pendant deux heures afin de surveiller au dehors certains préparatifs commandés par lui, et il prit le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs pour apprendre à Berthe ce qui se passait et ce qu'il attendait d'elle.

La jeune fille ne sortait que pour acheter ses modestes provisions; elle était au logis quand René se présenta.

Elle travaillait en réfléchissant.

Ses pensées se partageaient entre son amour pour Etienne Lorient et son ardent désir de réhabiliter le nom de son père.

L'horizon lui semblait plus sombre que jamais. Les jours succédaient aux jours sans lui apporter une lueur d'espérance.

Elle accusait René de lenteur, et par instants elle se reprochait d'avoir eu foi dans ses promesses.

En voyant entrer le mécanicien elle éprouva une vague sensation de soulagement.

Peut-être allait-il enfin lui apprendre une bonne nouvelle, ou tout au moins lui annoncer que l'action s'engageait de façon sérieuse.

René s'aperçut du premier coup d'œil que les traits de l'orpheline portaient des traces de fatigue et de souffrance plus visibles encore que d'habitude, et que ses paupières étaient rougies.

Il le lui dit et, comme elle essayait de nier, il eut peu de peine à lui prouver qu'elle n'arriverait pas à le convaincre.

—Eh bien ! oui, c'est vrai, je souffre, balbutia-t-elle alors, le découragement s'empara de moi et me fait beaucoup de mal...

—Pourquoi vous décourager, chère enfant ? demanda René.

—Vous m'aviez persuadé que nous pourrions bientôt ressaisir et renouer les fils révélateurs brisés entre nos mains, et je vois trop que c'était une illusion, puisque malgré tous vos efforts le temps se perd en vaines recherches...



A peine la porte fut-elle ouverte que la pauvre enfant poussa un cri étouffé. (Page 116, col 2.)

—Ces recherches étaient indispensables.

—Sans doute, mais en présence de leur insuccès, je désespère...

—Eh bien ! vous désespérez trop vite... Peut-être touchons-nous au but...

Berthe tressaillit.

—Comment cela ? demanda-t-elle. Par quel chemin croyez-vous donc arriver à ce but qui semble nous fuir ?...

—Nous allons tenter une démarche décisive pour contraindre mistress Dick Thorn à laisser tomber son masque, à nous révéler son secret.

—Qu'avez-vous résolu ? Qu'allez-vous entreprendre ?

—Je vais vous le dire...

Et René raconta brièvement son plan, comme il l'avait raconté le matin de ce même jour à Jean-Jeudi.

L'orpheline, en l'écoutant, sentait des frissons passer sur sa chair.

—Ah ! vous avez raison, murmura-t-elle quand le mécanicien eut achevé, le moyen doit être infaillible... Si cette femme a les mains tachées de sang, si grand que soit son empire sur elle-même il est impossible qu'elle reste calme... Mais quels seront les acteurs de cette comédie sinistre, ou plutôt de ce drame effrayant ?...

—Ceux dont l'intérêt est de contraindre mistress Dick Thorn à se trahir. Moi, Jean-Jeudi, et vous, mademoiselle...

—Moi !... s'écria Berthe en devenant pâle de terreur... Moi !... répéta-t-elle... Y songez-vous ?

—Certes, j'y songe, et je vous prouverai qu'il le faut, et que sans vous rien n'est possible... Je vous destine le rôle de la complice des assassins.

—Oh ! jamais ! jamais ! reprit la jeune fille dont les yeux devenaient hagards et dont les lèvres tremblaient. Le courage me ferait défaut pour jouer un pareil rôle, pour incarner en moi un tel monstre... Avant d'avoir fait un seul geste je tomberais, glacée d'horreur. Ne me demandez pas cela !

René prit dans les siennes les mains de l'orpheline et les trouva froides comme du marbre.

Un sentiment de pitié profonde s'empara de son âme, mais il fallait marcher en avant et saisir une occasion qui ne se représenterait pas.

—Berthe, mon enfant, ma sœur, fit le mécanicien d'une voix émue, vous m'avez dit un jour : "J'ai juré à ma mère mourante de donner ma vie s'il le fallait pour réhabiliter le nom de mon père... J'ai juré d'affronter tous les dangers, d'accepter tous les sacrifices, de subir toutes les humiliations, pour effacer la tache imméritée qui souille notre honneur." Est-ce vrai ?

—C'est vrai !... balbutia l'orpheline...

Le mécanicien continua :

—Vous m'avez dit à moi que, pour atteindre le but convoité, vous descendriez hardiment dans les bas-fonds de Paris, et que vous marcheriez dans la boue à la recherche de la vérité... Est-ce vrai ?

—C'est toujours vrai...

—Eh bien ! l'heure est venue de tenir vos serments ! Réagissez contre l'horreur qui s'empara de vous ! Songez au martyr dont le sang a coulé sur l'échafaud !... Songez à cette tombe qui ne porte qu'un mot : JUSTICE !! et répondez-moi : Je suis prête !...

Berthe releva la tête, essuya ses yeux baignés de larmes, et d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir répéta :

—Je suis prête !...

René serra de nouveau les mains de la jeune fille.

—Merci de cette généreuse résolution, chère enfant... lui dit-il, et maintenant vous vous sentez forte, j'en suis sûr...

L'orpheline secoua la tête.

—Je suis prête à tout, mon ami... balbutia-t-elle. Je remplirai mon devoir jusqu'au bout, mais il ne faut pas me demander d'être forte... Que voulez-vous ! mon âme est brisée... J'ai des heures de défaillance absolue où je m'abandonne au désespoir... Alors il ne me reste plus de volonté, plus d'énergie, et je prie Dieu de me laisser mourir...

—Mourir ! répéta le mécanicien avec stupeur. Pourquoi cette pensée désolante ? Vous êtes si jeune... l'avenir cicatrisera les blessures du passé.

—Je n'attends rien de l'avenir... je souffre tant.

—La souffrance élève l'âme ! Vous n'avez pas le droit de songer à mourir avant d'avoir atteint le but vers lequel nous marchons tous les deux, et quand nous aurons triomphé de nos ennemis, quand le monde entier saura, grâce à votre héroïsme, que Paul Leroyer est mort innocent et martyr, le calme vous reviendra, vous ne désespérez plus de la vie, vous rencontrerez quelque jour un homme jeune, un travailleur, un honnête garçon digne de vous. Vous l'aimerez... il vous aimera... vous deviendrez sa femme et vous serez heureuse.

En entendant ces paroles Berthe devint pâle comme une morte ; elle appuya ses deux mains sur son cœur et dit d'une voix à peine distincte :

—Si vous saviez le mal que vous me faites en me parlant ainsi !... N'essayez pas de raviver en moi une espérance vaine, impossible à réaliser... Je ne me marierai jamais...

Le mécanicien fut frappé douloureusement de la soudaine altération des traits de l'orpheline. Il voulut en savoir la cause.

—Jamais ! s'écria-t-il. Est-ce un serment que vous avez fait à votre mère ?

—C'est un serment que j'ai fait à moi-même.

—Mais il est insensé !

—Je le tiendrai pourtant...

—Berthe, chère amie, chère sœur, pourquoi me cachez-vous un secret, à moi, votre frère ?...

—Ce secret, ne me le demander pas... balbutia vivement la jeune fille.

—A quoi bon vous le demander puisque je le divine ?... Vous aimez...

L'orpheline baissa la tête.

René poursuivit :

—Vos tristesses, vos découragements, vos larmes, n'ont pas pour unique cause votre abandon en ce monde... Votre cœur est plein d'un amour auquel il vous a fallu imposer silence quand vous avez connu le secret du passé et la fétidité inique du nom de votre père... j'ai bien compris ? je comprends bien, n'est-ce pas ?

—Vous avez bien compris, c'est vrai...

—Et vous vous dites que le bonheur est impossible... En cela vous vous trompez, je l'affirme... Quoi qu'il arrive, si celui que vous aimez est un honnête homme, il n'hésitera pas à vous tendre la main, à vous donner son nom...

—Hélas ! celui que j'aime est un honnête homme, mais il ne m'aime plus... Il ne peut plus m'aimer... il me méprise...

XLIX

René fit un geste de stupeur.

—Vous méprisez ! vous ! ! ! s'écria-t-il.

—Il en a, ou plutôt il croit en avoir le droit...

—Que dites-vous ?

Il me soupçonnait de l'avoir trahi dans des conditions particulièrement odieuses... Toutes les apparences étaient contre moi... l'évidence semblait m'accabler...

—Il fallait le désabuser...

—Je ne le pouvais pas...

—Pourquoi ?

—Parce qu'il aurait fallu lui révéler le fatal secret, et j'accepterais tout au monde plutôt que cela... Aussi je passe à ses yeux pour une créature sans cœur, sans âme, pour une fille perdue... Et voyez la fatalité !... Vous êtes, mon ami, la cause involontaire du coup terrible qui m'a frappé...

—J'en suis la cause, moi ! ! ! répéta le mécanicien avec effarement.

—Oui...

—Hâtez-vous de m'expliquer cette énigme, je vous en supplie...

—Vous allez tout savoir, puisque vous avez deviné ce que personne, je le croyais du moins, ne devait jamais connaître...

Et Berthe raconta ce que nos lecteurs savent déjà, c'est-à-dire comment elle avait perdu dans un fiacre, en revenant de la place Royale, la broche dont le portrait d'Abel formait le médaillon, et comment ce médaillon était tombé dans les mains de celui qu'elle aimait, lui fournissant contre elle une preuve écrasante, puisqu'elle refusait de se justifier.

René Moulin ne pouvait cacher son émotion en écoutant ce récit.

De grosses larmes coulaient sur ses joues.

—Ah ! pauvre enfant, pauvre chère enfant, dit-il ensuite, comme vous avez dû souffrir !...

—Et comme je souffre encore, mon ami.

—Permettez-moi d'aller trouver ce jeune homme et de vous disculper à ses yeux...

—Vous ne le pourriez pas, à moins de tout lui dire... et je ne veux pas qu'il sache...

—Il est impossible qu'il vous méprise, vous la plus pure, la plus angélique des jeunes filles... Il est impossible qu'il ait cessé de vous aimer... Il est impossible qu'il ne soupçonne point, en face de votre obstination à vous taire, qu'une raison puissante et mystérieuse vous condamne au silence... Je vous supplie de m'autoriser à le voir... Je suis un honnête homme, moi aussi... Je me porterai garant de votre honneur et, sans lui révéler ce que vous voulez qu'il ignore, j'aurai des accents auxquels il ne se trompera pas... Il me croira, j'en suis sûr... Il ne doutera plus... Son nom ? quel est son nom ?...

—Il s'appelle le docteur Etienne Lorient... murmura l'orpheline.

—Le docteur Etienne Lorient !

—Oui. Mais pourquoi semblez-vous surpris ? Le connaissez-vous donc ?

—Certes, je le connais !

—Et lui vous connaît-il ?

—Non, mais je le vois souvent... il est le médecin de mistress Dick Thorn...

—Le médecin de cette femme ! dit Berthe avec effroi.

—Oui ; elle l'a fait appeler pour donner des soins à sa fille un peu souffrante, et depuis lors il vient presque chaque jour à l'hôtel !... Ah ! vous aviez raison, mademoiselle, et la fatalité s'en mêle... Je ne puis lui parler de vous sans lui révéler que je me suis introduit rue de Berlin sous un faux nom et par supercherie, ce qui tout d'abord me rendrait suspect à ses yeux, sans compter que peut-être, croyant bien faire, il me dénoncerait à mistress Dick Thorn... Il faut attendre...

—Sera-t-il à cette fête où je dois jouer un rôle ? demanda Berthe que la pensée de paraître devant Etienne affolait.

—Il y sera certainement, mais cela ne doit vous inquiéter en rien... Votre déguisement et la coiffure que vous porterez vous rendront méconnaissable, même pour lui, et au moment de votre arrivée personne ne vous verra...

—Convenons de tout, alors... dit Berthe avec résolution. Mon costume.

—Vous le trouverez dans une pièce servant de vestiaire aux artistes et où nous ferons la répétition de la scène à représenter.

—Comment me rendrai-je à l'hôtel ?

—A dix heures et demie une voiture sera devant votre porte. On montera vous prévenir. Le cocher aura l'ordre de vous mener rue de Berlin. Vous serez voilée. Vous vous présenterez au valet qui vous ouvrira comme une chanteuse engagée pour le concert. Ce valet, prévenu par moi, vous guidera sur-le-champ au vestiaire dont je vous ai parlé...

—Je n'ai donc à m'occuper de rien ?

—De rien absolument... Attendez avec patience, et surtout espérez... Et maintenant adieu. Je suis ici depuis longtemps déjà... Je pars...

René Moulin mit sur le front de Berthe un baiser fraternel et se dirigea vers la porte.

Il allait l'atteindre.

Un coup de sonnette retentit et fit tressaillir nos deux personnages.

Le mécanicien s'arrêta.

L'orpheline eut peur.

—Mademoiselle, dit René, on sonne...

—J'ai bien entendu... Je ne reçois jamais, et la concierge le sait bien... Qui donc a-t-elle laissé monter ?...

—Je souhaiterais ne pas être vu... fit le pseudo-maître d'hôtel.

—Retirez-vous dans la chambre de ma pauvre mère... Je vais ouvrir.

René franchit le seuil de la pièce étroite où Mme Leroyer était morte, et où il s'enferma.

Berthe se dirigea vers la porte, lentement, car ses jambes la soutenaient à peine, et fit tourner le bouton de la serrure.

A peine la porte fut-elle ouverte que la pauvre enfant poussa un cri étouffé et recula de quelques pas, en appuyant la main sur le côté gauche

de sa poitrine pour contenir les battements impétueux de son cœur.

Cette émotion, où l'étonnement et la joie se mêlaient à doses égales, était toute naturelle.

Nos lecteurs n'auront point de peine à le comprendre quand ils sauront que l'orpheline se trouvait en face de celui dont elle venait de parler et dont l'image chère hantait sans cesse sa pensée : Etienne Lorient.

Le docteur, suivant les conseils de son ami Henry de la Tour-Vaudieu, s'était présenté place Royale, nous le savons, pour demander à René Moulin une explication d'où pouvait résulter la preuve de l'innocence de Berthe.

Nous savons aussi que cette démarche infructueuse n'avait servi qu'à lui permettre de constater le départ du mécanicien pour la province.

—J'attendrai son retour... s'était dit Etienne. Attendre !...

Le pauvre jeune savant comptait sans l'amour, plus vivant et plus impétueux que jamais au fond de son cœur...

Les paroles d'Henry avaient réveillé en lui une espérance qu'il croyait morte et qui n'était qu'endormie. Il lui semblait maintenant possible que Berthe ne fût point coupable, malgré tout ce qui se réunissait pour l'accuser, et, voulant changer cette pré-omption en certitude le plus vite possible, il s'était décidé à venir trouver l'orpheline.

Tandis qu'Etienne gravissait les marches conduisant au logement où il avait été témoin de tant de douleurs, où il s'était bercé de si douces espérances, son cœur battait à briser sa poitrine.

C'est en tremblant qu'il posa la main sur le cordon de la sonnette, et lorsqu'il vit la porte s'ouvrir, lorsqu'il se trouva en présence de Berthe défaillante, une indicible émotion vint le paralyser.

—Vous !... balbutia l'orpheline, sans presque avoir conscience des paroles que ses lèvres prononçaient... Vous, monsieur Etienne !... ici !...

Elle s'effaçait cependant pour lui laisser le passage libre.

Il entra, et sans dire un mot dévora Berthe des yeux.

La pauvre enfant, nous ne l'ignorons point, était d'une pâleur effrayante ; le cercle bleuâtre entourant ses paupières dénotait de longues insomnies et de profondes souffrances morales.

Etienne se sentit pris d'une immense pitié. Une poignante angoisse envahit tout son être.

La situation des deux jeunes gens était à la fois fautive et pénible. Le souvenir de leurs dernières et orageuses entrevues les mettait à la gêne l'un et l'autre, mais Etienne plus encore que Berthe dont l'attitude avait été si digne.

Quelques secondes d'un silence embarrassant suivirent l'entrée du jeune docteur, à qui toute présence d'esprit faisait si bien défaut qu'il ne trouva pour le rompre que cette phrase banale :

—Je me suis permis de monter chez vous mademoiselle, afin de prendre de vos nouvelles...

Assurément le prétexte était vulgaire, mais Berthe ne s'y trompa point. Le trouble d'Etienne et le tremblement de sa voix lui prouvèrent jusqu'à l'évidence qu'il l'aimait toujours... qu'il l'aimait plus que jamais.

—Je vous remercie de vous être souvenu de moi, monsieur le docteur, dit-elle, et j'en suis reconnaissante... Je supporte avec résignation mes chagrins, et vous savez s'ils sont nombreux !... Je prie Dieu de m'envoyer le courage et la force. Je trouve enfin dans le travail une distraction bienfaisante...

—Et, demanda le jeune homme avec effort, vous avez oublié ce qui s'est passé entre nous ?

Berthe, tressaillant à cette question, devint tout à tour pourpre et livide.

—Non... répondit-elle péniblement. Il est des choses qu'on n'oublie pas !... Forte de ma conscience, j'ai regretté qu'un doute injurieux vous éloignât de moi... mais je n'ai rien oublié...

—Vous me haïssez, alors ? murmura le médecin dont les yeux se remplirent de larmes.

L

Berthe secoua la tête et répliqua :

—Pourquoi vous haïrai-je ? Ma mémoire est fidèle pour toutes choses... Je me souviens de l'injure, mais je me souviens aussi du dévouement

qui l'avait précédée. Je n'ai fait que vous plaindre.

—Vous me plaignez ? s'écria Etienne.

—Du fond du cœur, je vous l'affirme.

—Il vous était si facile de ne me point refuser les preuves que je sollicitais.

—Ces preuves, je n'avais pas le droit de vous les donner... Il fallait vous contenter de ma parole...

—Mais aujourd'hui, vous pouvez confirmer ce que j'ai deviné... ce que je sais...

Berthe pâlit de nouveau, à la pensée que le docteur connaissait son secret.

—Ce que vous savez ! répéta-t-elle avec épouvante. Que savez-vous donc ?...

—Rien de positif, reprit Etienne avec feu, mais comme je vous aimais toujours, comme je vous aime encore cent fois plus que ma vie, j'ai voulu connaître ce que vous refusiez de m'apprendre et découvrir la cause de votre obstination à garder le silence, et j'ai compris, je me suis prouvé à moi-même, que vous ne pouviez être coupable et que je ne sais quelle chance funeste avait tourné contre vous-même un acte de dévouement... J'ai deviné qu'il s'agissait d'un secret qui ne vous appartenait pas et que vous alliez à la place Royale pour sauver un homme, un ami de votre famille sans doute, sous le coup d'un péril que vous espériez conjurer... J'ai cherché cet homme pour obtenir de lui les explications que je réclamaï vainement de vous... pour lui demander un serment qu'il ne m'aurait pas refusé... Je n'ai pu le rejoindre... Il a momentanément quitté Paris... Je me suis promis alors d'attendre son retour... Je n'en ai pas eu le courage... Je me sentais mourir loin de vous, et je veux vivre pour vous aimer... Je n'ai rien calculé, sinon qu'il me fallait vous revoir... Je suis venu... et me voici...

Etienne s'interrompit pendant une seconde.

Berthe l'écoutait, palpitante et les yeux baissés.

—René Moulin est un honnête homme, poursuivit le jeune médecin, je le crois car le meilleur de mes amis m'en a donné l'assurance... Il aurait eu pitié de ma douleur, de mon désespoir... Il m'aurait fait sans hésitation le serment que j'avais tort de vous soupçonner... Il m'aurait enfin prouvé votre innocence en m'apprenant le motif qui vous conduisait chez lui la nuit... car c'est bien chez lui que vous alliez, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit l'orpheline avec un calme relatif. Oui, c'est bien en effet chez René Moulin que je me rendais, mais vous me permettez de trouver vos démarches singulières et vos aveux étranges !... Comment, vous êtes prêt à accorder à un inconnu la confiance que vous me refusez à moi !... Vous voulez bien croire à la parole de René Moulin, et vous doutez de la mienne ?... Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous avez une façon d'aimer singulière et blessante !

—Ne comprenez-vous pas, s'écria le docteur, que c'est la violence même de mon amour qui me rend soupçonneux, injuste et cruel ! Oui, je croirai René Moulin, parce qu'étant en face d'un homme j'aurai le droit, (ce que je ne puis faire avec vous), d'imposer ma volonté et d'exiger des preuves... Et ces preuves, il me les faut, non pour moi, je vous le jure, mais pour ouvrir les yeux à ceux qui doutent de vous...

—Qui donc en doute ? demanda Berthe avec hauteur.

Ce ne fut pas sans un peu de confusion qu'Etienne répondit :

—Mon brave oncle, Pierre Lorient, qui vous a conduite à la place Royale et dans la voiture duquel vous avez perdu le portrait de votre frère... Berthe, chère Berthe, je voulais de vous faire ma femme, il fallait donc effacer tout soupçon de l'esprit de celui qui m'a servi de père, qui m'a élevé, qui m'a instruit, à qui je dois d'être ce que je suis... Je sais que René Moulin ne se trouvait point chez lui le soir où vous êtes allée à la place Royale... Je sais qu'il était en prison, sous le coup d'une accusation mensongère... Pourquoi me l'avez-vous caché ?...

—Puisque vous savez cela, répliqua Berthe, que supposez-vous donc, et que voulez-vous que je vous dise ?

—Je voudrais savoir quel lien mystérieux vous unit à cet homme dont votre mère n'a jamais prononcé son nom devant moi...

—Pas plus aujourd'hui que lors de notre pre-

mier entretien je ne puis répondre... Je n'ai rien à vous dire !... Je vivais ici, tranquille, souffrant sans me plaindre, appelant à mon aide le courage et la résignation. Pourquoi venez-vous réveiller mes douleurs en me rappelant un passé qui met un abîme entre nous ?...

—Un abîme entre nous !... répéta le jeune homme atterré.

—Il eût été généreux de m'éviter cette torture, continua Berthe. Je ne puis être votre femme, je le comprends bien... Vous doutez de moi, vous me soupçonnez... Ce doute et ce soupçon nous séparent à jamais... Partez donc, et ne revenez plus... plus jamais... sinon je croirai que vous vous faites un jeu de mes angoisses et de mes larmes... Oubliez-moi, docteur, et ne cherchez plus à interroger René Moulin qui n'a pas le droit de vous répondre...

Etienne fit un geste de désespoir.

Il allait parler mais il n'en eut pas le temps.

La porte de la chambre dans laquelle était morte Angèle Leroyer s'ouvrit tout à coup, et le mécanicien parut.

—Vous avez raison, mademoiselle, dit-il en s'avançant vers Etienne stupéfait de cette apparition inattendue, je n'ai pas le droit de répondre, mais je donnerai au docteur Lorient ma parole d'honnête homme que vous êtes pure comme un ange, digne de tout son amour comme de tout son respect, et il me croira...

—Monsieur René... balbutia Berthe.

—Vous ! s'écria Etienne en reconnaissant un visage qu'il voyait chaque jour rue de Berlin.

—Moi, Laurent, le maître d'hôtel et l'intendant de mistress Dick Thorn, votre cliente, mais Laurent n'est autre que René Moulin, le client de votre ami M. Henry de la Tour-Vaudieu... René Moulin, que vous cherchiez pour lui demander des explications et que le hasard met aujourd'hui à point nommé en votre présence pour vous répondre... Vous êtes médecin et médecin habile, vous devez donc vous connaître en hommes et en physiologies... Eh bien regardez-moi dans les yeux tandis que je parlerai... Vous verrez si je mens !... Vous avez douté de cette enfant dont la vie n'a été qu'un long martyre... Vous avez douté de son cœur, de son âme, de sa pudeur, de sa piété filiale, et ces doutes étaient des insultes, vous le reconnaîtrez un jour, bientôt peut-être et, ce jour-là, vous maudirez votre aveuglement et vous sollicitez à deux genoux un pardon que vous ne mériteriez pas ! De fausses apparences ont motivé la plus calomnieuse des accusations... Mlle Berthe n'a commis ni une faute, ni une imprudence !... Elle a fait acte de dévouement, (ainsi que vous avez paru le deviner), et cet acte a tourné contre elle... Je pourrais vous donner les preuves matérielles de son innocence, mais, encore une fois, je n'en ai pas le droit... Il s'agit d'un secret de famille qui ne doit être connu de personne au monde avant l'heure, pas même de vous. Je n'ajouterai plus un mot. Vous vouliez me demander ma parole d'honnête homme... Je vous la donne... Me croyez-vous ?...

Assurément René Moulin n'avait rien prouvé.

Aucune conviction logique ne devait résulter pour Etienne Lorient des paroles qu'il venait d'entendre.

Mais il est certaines impressions plus fortes que le raisonnement, plus fortes que la logique, plus fortes que la volonté.

On ne leur résiste pas, on ne les combat pas, on les subit.

Une impression de ce genre domina le jeune médecin.

La vérité se dégagait pour lui lumineuse, non des phrases prononcées, mais de l'accent de René Moulin, de son attitude franche, de la flamme qui brillait dans son regard loyal.

Il se sentit irrésistiblement entraîné et il répondit :

—Oui, monsieur, je vous crois...

L'orpheline, en entendant ces paroles, poussa un faible cri de joie.

Etienne poursuivit en ployant le genou devant elle :

—Et je vous conjure, Berthe, ma bien-aimée Berthe, de prendre en pitié une folie que je déplore, que je me reprocherai toute ma vie, et de me pardonner les douleurs que vous a causées mon aveuglement...

La jeune fille lui tendit ses deux mains que le docteur couvrit de baisers, et balbutia :

—Ah ! je vous pardonne... je vous pardonne de toute mon âme...

Après avoir respecté pendant quelques secondes l'émotion des deux jeunes gens, émotion qu'il partageait et qui mettait des larmes dans ses yeux, René reprit :

—Maintenant que tout est effacé, tout, même le souvenir d'un funeste malentendu, permettez-moi, docteur, de vous adresser une prière... Jusqu'au jour, prochain peut-être, où j'irai vous trouver moi-même pour vous donner le mot du secret qu'il faut encore vous cacher aujourd'hui, je vous demande de ne faire aucune démarche pour revoir mademoiselle... Me le promettez-vous ?

—Ne plus la revoir !... s'écria Etienne... C'est une séparation que vous voulez m'imposer, et la séparation me tue !...

—Je vous répète qu'elle sera de courte durée, je vous affirme qu'elle est indispensable...

—Mais, pourquoi ?

—Parce que rien ne doit distraire mademoiselle de l'œuvre à laquelle nous nous sommes voués tous deux et pour laquelle il lui faut tout son courage.

LI

—Quelle est donc cette œuvre ?... murmura le jeune médecin.

—Voilà ce qu'il ne faut pas me demander, car je ne pourrais vous répondre... Je vous donnerai le mot de l'énigme quand le moment de parler sera venu... Sachez seulement que ma présence chez mistress Dick Thorn, sous un faux nom et dans un emploi qui n'est pas le mien, se rattache à cette œuvre, la plus grande, la plus sainte qu'il y ait au monde, qui nous est imposée par les deux êtres que vous avez aimés comme nous et que vous pleurez avec nous, Angèle, dont vous rêviez de devenir le fils, Abel, qui vous nommait son frère... Jusqu'au jour de la révélation qui vous sera faite, ne vous étonnez de rien, ne cherchez à rien comprendre, à rien deviner, à rien savoir... Une démarche irréfléchie, une question imprudente, pourraient nous perdre sans retour car, je ne puis vous le cacher, nous sommes en péril... En vous disant cela j'en ai dit trop long peut-être, mais je sais que pas une syllabe de nature à nous compromettre ne s'échappera de vos lèvres.

—Ah ! je le jure ! répondit Etienne, sentant qu'une situation terrible se cachait derrière les ténèbres volontairement épaissies autour de lui... Je crois en vous désormais, monsieur René, comme je crois en Berthe. Ma foi devient aveugle autant que l'étaient mes soupçons... J'attendrai que vous ayez atteint le but où vous tendez et, sachez-le bien, si quelque jour vous avez besoin d'un homme prêt à tout pour aider à votre œuvre, je serai cet homme...

—Je le sais, je le crois et j'y compte... répliqua simplement René en serrant la main du docteur.

—Berthe, reprit ce dernier, à partir d'aujourd'hui vous êtes ma femme devant Dieu...

Et Etienne, après avoir appuyé une dernière fois ses lèvres sur les mains tremblantes de Berthe, quitta vivement la chambre où cette scène émouvante venait de se passer.

—Vous le voyez, mademoiselle, fit le mécanicien, j'avais raison de vous conseiller l'espérance. Le docteur est un honnête homme qui vous aime de toute son âme... Nous aurions bien fait, je crois, de lui révéler votre secret sans plus attendre...

—Non... non... répliqua vivement la jeune fille avec une sorte d'épouvante. Si nous échouons dans notre entreprise, je veux qu'il ne sache jamais comment mon père est mort...

—Que votre volonté soit faite ! mais nous réussissons. Maintenant, je dois vous quitter. Vous n'avez rien oublié de mes instructions ?

—Rien... Après-demain, vers dix heures et demie du soir, une voiture viendra me prendre... Je descendrai voilée, et cette voiture me conduira rue de Berlin, à l'hôtel de mistress Dick Thorn.

—Où je vous attendrai... Mais, si je n'étais pas là moi-même au moment de votre arrivée, il vous suffirait de dire que vous êtes artiste et que vous venez pour le concert...

—Soyez tranquille... je me souviendrai.

—Adieu donc, mademoiselle... Bon courage et bon espoir...

Et René Moulin quitta la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Nos lecteurs se souviennent peut-être que Théfer, après sa course à Bagnolet où il avait loué une maison sur le plateau de la Capsulerie, s'était rendu à la Préfecture de police pour son service du soir.

Comme il arrivait au bureau un des agents placés sous ses ordres le prévint que le chef de la sûreté l'attendait.

Sans perdre une seconde il se présenta devant son supérieur.

—Asseyez-vous, Théfer, lui dit ce dernier, j'ai quelques ordres à vous donner...

L'inspecteur prit un siège, tandis que le chef cherchait un dossier parmi les monceaux de papiers de toute nature encombrant son bureau.

Quand il eut trouvé ce dossier il demanda, tout en le feuilletant :

—Connaissez-vous un certain Dubief ?

Théfer interrogea sa mémoire.

—Il me semble que ce nom m'est connu... dit-il au bout d'un instant. Ah ! m'y voici... Dubief, si je ne me trompe, doit être un particulier condamné à cinq ans de réclusion et à dix ans de surveillance, il y a quelques mois, pour fabrication et émission de fausse monnaie...

—Vous ne vous trompez pas et je vois que votre mémoire est toujours excellente.

—Est-ce que, depuis que ce personnage est sous clef, on a découvert sur son compte quelque chose de nouveau ?

—Cet homme s'est évadé de Clairvaux il y a un mois, et j'ai reçu aujourd'hui des renseignements qui me font supposer qu'il est à Paris où il se livre de plus belle à son industrie de faux monnayeur...

—A Paris ! s'écria Théfer. Sous un faux nom, alors ?

—C'est possible... Les renseignements sont vagues.

—Me permettez-vous de vous demander quelle est leur origine ?...

—Parfaitement... Un détenu, libéré depuis quelques jours, qui a rencontré Dubief, m'écrivit en me signalant sa présence, dans le but sans doute de s'attirer la bienveillance de l'administration...

—Où ce libéré dit-il l'avoir vu ?...

—Au quartier Saint-Antoine ; il fréquente, paraît-il, le bal Voisin et certains cabarets mal famés.

—Seul ?

—Avec un autre individu nommé Terremonde, évadé en sa compagnie... Connaissez-vous Dubief de vue ?

—Oui, monsieur... J'étais à la cour d'assises le jour où il a passé en jugement, et son image est restée gravée dans ma mémoire.

—Eh bien ! alors, je vous charge de me retrouver ces deux gaillards-là... J'ai confiance en votre flair et en votre coup d'œil.

Une lueur s'alluma dans les prunelles de l'agent dont une idée bizarre venait de traverser le cerveau.

—Bien, monsieur... répondit-il au chef de la sûreté. Ce soir même je me mettrai en quête... Faudra-t-il procéder à l'arrestation séance tenante ?

—Cela dépend... Si vous tenez la piste, et si vous avez la certitude de ne point la perdre, il serait plus adroit de filer le gaillard pendant quelques jours... Peut-être est-il affilié à une bande... On s'en assurerait et on ferait une rafle générale...

—Il est positif que dans ce cas le coup de filet serait joli...

—Faites pour le mieux... Je vous donne carte blanche...

—Sans mandat d'amener ?

—Agissez comme d'habitude.

L'habitude pour Théfer, nous en avons eu la preuve, était de remplir à l'occasion des mandats d'amener en blanc et signés d'avance, qu'il gardait dans son portefeuille.

L'inspecteur, en quittant le chef de la sûreté, se rendit à un petit restaurant de la place Dauphine où il avait coutume de prendre ses repas quand il se trouvait dans le quartier.

Tout en taillant de larges bouchées et en buvant d'amples rasades, il se disait :

—Dubief et Terremonde sont des gredins de la pire espèce. S'ils me tombent sous la main je n'aurai pas besoin de me mettre la cervelle à l'envers pour me procurer les deux hommes dont j'ai besoin... Ils s'agit de les déterrer... S'ils fréquentent véritablement le quartier Saint-Antoine ce sera pas difficile... Je suis certain de les trouver passage de la Main-d'Or, *Aux trois Bouteilles*.

Après son dîner Théfer alla rue du Pont-Louis-Philippe, gagna son logement, changea de costume, transforma sa figure avec cette habileté surprenante que nous connaissons déjà, et vint s'asseoir devant la table qui lui servait de bureau.

Là il tira de son portefeuille deux mandats d'amener dont il remplit les blancs en y traçant les noms *Dubief* et de *Terremonde*.

Ceci fait il regarda sa montre.

Elle indiquait neuf heures.

—J'ai le temps de flaner un peu... murmura-t-il, et après avoir mis quelques billets de banque dans son portefeuille et un revolver dans sa poche, il sortit de chez lui et se dirigea lentement, un cigare à la bouche, vers la place de la Bastille.

Le passage de la Main-d'Or, dont les gens étrangers au quartier ne soupçonnent point l'existence, est situé, faubourg Saint-Antoine, presque en face de la rue du Marché-Lenoir, et donne accès dans la rue de Charonne.

Sombre, étroit, misérable d'aspect et d'une propreté plus que douteuse, il est occupé par des marchands de bois des Iles, des usines dites : *teintureries de bois*.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, se trouvait au milieu du passage une boutique de marchand de vin ayant pour enseigne : *Aux Trois Bouteilles*.

En effet trois grosses bouteilles en bois doré étaient accrochées au mur audessus de la porte.

L'intérieur puant et enfumé du cabaret en question aurait soulevé le cœur à tout autre qu'aux habitués de l'établissement.

Un mauvais comptoir d'étain, placé à l'entrée de la première salle garnie de quelques tables boiteuses, supportait des pots de grès bruns, et des verres de tous les calibres.

Cette salle, assez haute de plafond et prenant jour sur la rue par une large devanture vitrée, était un palais en comparaison des deux autres pièces en enfilade auxquelles on accédait en descendant plusieurs marches.

LII

Les plafonds de ces deux salles étaient bas à les toucher de la main.

Les murs suintaient l'humidité.

D'étroites fenêtres aux carreaux verdis filtraient un jour douteux qu'assombrissaient encore les murailles d'une petite cour derrière laquelle s'élevaient des maisons de cinq étages.

Le gaz étant inconnu dans l'établissement, une demi-douzaine de quinquets à un seul bec se chargeaient de l'éclairage et s'en acquittaient fort mal.

Des tables mal équarries et des tabourets boiteux composait le mobilier.

La clientèle diurne des *Trois Bouteilles* différait essentiellement de celle du soir.

Les ouvriers ébénistes, teinturiers, vernisseurs, y prenaient leurs repas.

Dès qu'arrivait la nuit ces honnêtes travailleurs regagnaient leurs logis respectifs, cédant la place à une population d'un tout autre genre.

Une foule de gens sans aveu, de petits marchands camelots et filous, s'y donnaient rendez-vous et combinaient des plans de rapines et d'escroqueries.

Le patron, installé derrière son comptoir, exigeait seulement deux choses : qu'on payât rubis sur l'ongle et qu'on ne fit point de tapage... Il ne s'occupait pas du reste.

Au moment où nous introduisons nos lecteurs dans ce bouge, neuf heures du soir venaient de sonner.

Les salles commençaient à se remplir et le personnel offrait des types assurément dignes d'attention ; que nous négligerons pour nous occuper

uniquement des deux hommes signalés à Théfer par le chef de la sûreté.

L'un de ces hommes, Terremonde, était assis seul à une table, devant un pot de vin, sous le bec d'un quinquet fumeux, et lisait les faits divers d'un journal avec une extrême attention.

Terremonde, grand gaillard presque aussi maigre que Jean-Jeudi, et de figure commune, pouvait avoir trente ans.

Une épaisse chevelure brune et crépue couvrait son front bas et contrastait de façon bizarre avec ses yeux d'un bleu pâle et ses sourcils d'un blond roux.

Ce contraste résultait d'une perruque artistement faite qui modifiait absolument la physionomie du personnage.

Un pantalon et un gilet de velours marron côtelé et une vareuse de laine brune formaient son costume, que complétait une sorte de casquette sans visière rappelant par sa forme les bérets anglais.

Il s'absorbait dans sa lecture depuis assez long temps déjà, lorsqu'un homme qui semblait à peu près du même âge entra et vint s'asseoir en face de lui.

Le nouveau venu, petit et de formes massives, était vêtu de gros drap bleu et coiffé d'un chapeau mou.

Il avait la barbe entière et portait les cheveux longs. Cheveux et barbe étaient postiches...

Nos lecteurs devinent en lui Dubief, le faux monnayeur.

Terremonde lui tendit la main et l'accueillit par cette interrogation.

—Eh bien ?

—Nous causerons tout à l'heure... répondit Dubief. Laisse-moi boire un coup... La soif m'étrangle...

Il demanda du vin et vida successivement deux verres remplis jusqu'au bord.

—Oui ! murmura-t-il ensuite. C'est ça qui vous refait le torse un peu proprement...

—Eh bien ? répéta Terremonde.

—Ça ne va pas fort... Je n'ai *refilé* que cinq *roues de derrière*.

—Ça fait toujours vingt-cinq francs...

—Dont il faut déduire trois francs de dépense. Total, vingt-deux... C'est maigre !! et toi ?

—Moi, j'ai eu plus de chance... J'ai passé sept médailles...

—Bref, une cinquantaine de francs de bénéfice à nous deux pour la journée...

—On pourrait s'en contenter, mais faut de la défiance... Il y a un perfectionnement à trouver. Je te l'ai déjà dit, le son des pièces est trop mal, et ces coquins de marchands ont la mauvaise habitude de faire sonner les écus sur leur comptoir. J'ai vu le moment, tantôt, où j'allais être obligé de laisser mes cent sous sans demander la monnaie, *en jouant la fille de l'air*... Dame !... moi j'ai toujours peur de nous faire repincer, car cette fois ce n'est pas à cinq ans qu'on nous condamnerait, mais aux travaux forcés à perpétuité, et la perspective est peu drôle, d'autant que surveillés de près comme nous le serions certainement, nous n'aurions plus la chance de nous *carapater*.

—D'accord, mais qu'est-ce que tu veux ? Faut bien vivre, et notre truc rapporte plus que le vol à l'étalage...

—Le vol à l'étalage est moins dangereux...

—Et on crève de faim, merci !!! Tandis que nous la passons assez douce...

—Enfin, je ne suis pas tranquille...

—Bah ! tu n'es qu'un *taffeur*...

—Possible... murmura Terremonde. Ah ! si on pouvait dépister une bonne affaire... une affaire qui rapporterait seulement une dizaine de mille francs, on filerait à l'étranger et on ferait tranquillement sa pelote...

—Eh bien ! cherche-là, mon vieux ton affaire de dix mille francs... répliqua Dubief, et en attendant passons notre monnaie et soyons adroits... As-tu dîné ?

—Non, et toi ?

—Moi non plus... Si nous allions prendre notre pâture à la barrière du Trône ?

—Ça va...

—Paye la consommation...

—Avec une pièce fausse ? demanda Terremonde.

(A suivre)